

# la Conquête

# du pain

Vendredi

30  
Août  
1935

N° 38

50 c.

C.I.R.A.

Se distinguer, se définir, c'est être ; de même que se confondre et s'absorber, c'est se perdre.

P.-J. PROUDHON.

Paraissant  
toutes les deux semaines  
sur 8 pages

ADMINISTRATION :  
F. PLANCHE  
42, Rue de Meudon - BILLANCOURT (Seine)  
C. c. postal : Planche 1807-50 Paris

REDACTION :  
« LA CONQUÊTE DU PAIN »  
39, Rue de Bretagne - PARIS (3°)  
Téléphone : ARCHIVES 65-24

Journal-revue  
des Idées libertaires

## UNE BELLE FIGURE DE L'ANARCHIE

### MAX NETTLAU

Cette année, à fin avril, on a fêté les soixante-dix ans de Max Nettlau parmi tous ses amis dispersés dans le monde, fète discrète, fète ignorée des foules que seules intéressent les pétarades publicitaires des malfaiteurs et des pitres qui les exploitent.

Quelques-uns de nos collaborateurs devaient nous remettre à cette occasion des études qui nous auraient permis de nous associer tangiblement au tribut d'hommages mérités qui de tous les milieux anarchistes et sympathisants, est monté à l'adresse du grand penseur et du noble travailleur de l'idée qu'est Max Nettlau.

Ces études ne nous sont pas parvenues en temps opportun. Mais nous nous réservons d'y revenir. En attendant nous remercions notre ami Rothen du bel article qu'il consacre aujourd'hui à Max Nettlau et qui pourrait servir de préface à un exposé biographique complet.

De même que sur des îlots minuscules perdus dans l'immensité tumultueuse des océans, se dressent des phares pour guider les navires, il y a, dans l'océan où roulent les vagues ténébreuses de la sottise humaine, des foyers épars ou s'entretiennent la flamme de l'esprit par la continuité du savoir, et l'éternité de l'espérance d'une humanité qui veut devenir la « conscience du monde » pour ne plus croupir dans sa maléfique corruption, qui veut vivre par le cerveau et non par le bas-ventre, qui veut suivre une pensée et non plier sous un sabre, qui veut raisonner et non juger, convaincre et non frapper.

C'est dans ces foyers qui dressent au ciel,

« ...sûr-avec nos tombeaux, La claire tour qui sur les flots domine, » comme a dit Tailhade, c'est dans les plus modestes et les plus effacés, mais aussi les plus ardents et les plus purs, que la pensée de Nettlau conserve les amitiés les plus ferventes, celles réservées à ces hommes qui, depuis vingt-cinq siècles ont, de générations en générations, de Socrate jusqu'à Elisée Reclus, entretenu le véritable « humanisme », cette foi humaine sans laquelle l'humanité serait disparue depuis longtemps, entraînée dans l'effondrement de l'ineptie qui la domine. Les groupes de New-York et de Chicago en Amérique, Freedom à Londres, le Réveil à Genève, Revista Blanca et Tierra y Libertad en Espagne, la Révolution prolétarienne, reproduite par le Libéral, à Paris, et nombre d'autres, ont célébré, avec l'anniversaire de Nettlau, cet humanisme dont il est peut-être la dernière incarnation vivante tant par le don volontaire et glorieux qu'il lui a fait de toute son existence et de toute son activité que par l'importance de son œuvre.

Par sa puissance de travail, l'étendue de ses connaissances, la profondeur et la précision de sa pensée et aussi par sa fraternelle conception du monde dans ce natu-

ralisme d'une universalité sans limite, sans distinction d'espèces, de races, de peuples, qui a créé et entretient la « spiritualité humaine », Nettlau est aujourd'hui un digne continuateur de cette chaîne humaniste qui va de Lucrèce à Rabelais, à Goethe, à Tolstoï, à Kropotkine.

« Max Nettlau est l'ultime représentant d'une race de titans, race gigantesque d'hommes qui possédaient à la fois une stature et une âme démesurées », a écrit Federica Montseny dans Revista Blanca (3 mai 1935). Il domine par la stature et l'âme la foule grouillante à laquelle il se mêle parfois, effacé et affectueux, ayant gardé la sérénité de l'enfant dont les bras se tendent vers le monde entier. Et il n'est pas las de rencontrer si peu souvent des frères. Peu d'hommes de sa génération ont pourtant souffert aussi cruellement, dans leur corps et dans leur esprit, de la guerre de 1914, bien que, et peut-être parce que, il lui a survécu. La détresse matérielle a usé son corps bien avant l'âge, la douleur morale a porté les plus rudes coups à ses espérances, mais il n'a jamais perdu sa foi humaine ni cessé, un seul jour, de poursuivre son œuvre avec la plus stricte objectivité, cette œuvre que l'avenir, en France, découvrirait un jour avec l'étonnement d'apprendre qu'elle y fut aussi ignorée par ses contemporains que l'histoire des temps pharaoniques.

Federica Montseny a aussi comparé Nettlau à Bakounine dont il a « le torse d'athlète » sinon les « cheveux embroussaillés », et tout ce qui rappelle ces « figures révolutionnaires d'artistes et de penseurs qui demeurent les derniers restes des hommes réfractaires à la mécanisation monstrueuse de la vie moderne dans une humanité en voie de disparition ».

Ce que Nettlau a surtout de commun avec Bakounine, c'est son amour ardent, irréductiblement

hostile à toute renonciation, de la liberté, et pour les autres encore plus que pour lui-même. Cet amour de la liberté, doublé chez Bakounine d'une imagination aventureuse, en fit un don Quichotte qui rompit héroïquement des lances pour toutes les causes révolutionnaires sans crainte de la proscription, de la prison et de la mort. D'un Nettlau, cet amour a fait un savant, un rat de bibliothèque, un fureteur de boîtes à bouquins, le plus scrupuleux des chercheurs et des révélateurs de vérité, le plus hardi à la dire toute avec la plus totale indifférence pour les excommunications orthodoxes. Il lui a fait accumuler la plus formidable documentation et construire l'œuvre la plus complète, la plus vraie et la plus hostile à l'imposture, sur les éternelles aspirations humaines qui composent et synthétisent l'histoire de l'anarchisme.

Nettlau est par-dessus tout l'historien de l'anarchie ; on ne peut ignorer son œuvre sans ignorer en même temps le courant humain le plus profond, le plus large, le plus fécond, le plus éternel parce qu'il va toujours vers l'avenir sans pouvoir dire jamais : je suis arrivé ! Or, cet historien est à peu près inconnu en France, même chez les anarchistes, sauf ceux qui ont l'avantage de pouvoir le lire dans des textes en langues étrangères. Voilà le fait brutal, qui d'ailleurs ne surprend pas quand on voit l'état d'abandon où est laissée la véritable littérature sociale, l'anarchiste en particulier...

L'œuvre de Nettlau — et cette constatation n'est pas pour nous faire honneur — n'existe pas en français, sauf sa Bibliographie de l'Anarchie, parue en 1897 chez Stock, complètement épuisée aujourd'hui, avec quelques rares brochures ! Mais par contre elle est riche, en langue allemande et en espagnol de publications qui attendent leurs traducteurs français. Citons :

En allemand : Errico Malatesta (Verlag, « Der Syndikalist », Berlin, 1922) ; Der Vorfrühling der anarchie (L'avant-printemps de l'anarchie jusqu'en 1864. Même éditeur, 1925) ; Unser Bakunin (même éditeur) ; Der Anarchismus von Proudhon zu Kropotkin (L'anarchisme de Proudhon à Kropotkine. Même éditeur, 1927) ; Elisée Reclus anarchist und gelehrter (Elisée Reclus anarchiste et homme de science. Même éditeur, 1928) ; Anarchisten und sozial-revolutionäre (Les anarchistes et la révolution sociale, de 1880 à 1886. Asy-Verlag, Berlin, 1931) ;

En espagnol : Miguel a Bakunin, exposé biographique (Grupo

PAYSAGE PARISIEN...



Ceux à qui les décrets-lois ne font ni chaud ni froid.

Cultural « Ricardo Flores Magon », Mexico, 1925) ; Elisée Reclus, 2 volumes, traduction de Orobon Fernandez (Revista Blanca, Barcelona, 1929) ; De la crisis mundial à la anarquía. Traduction de Santillan (Solidaridad Obrera, Barcelona, 1933).

Au moment où nous terminons cet article, nous recevons un nouvel ouvrage de Nettlau, remarquablement présenté par la Biblioteca Universal de Estudios Sociales, et intitulé : La Anarquía a través de los tiempos (L'anarchie à travers les temps). Si l'on peut regretter que ce volume soit émaillé de trop nombreuses coquilles, on ne peut rendre un hommage trop grand à nos camarades espagnols qui, malgré la lutte révolutionnaire menée contre le fascisme de leur prétendue République, malgré l'état de siège, les condamnations, les tortures et les exécutions, trouvent encore le temps et les moyens de réaliser une telle édition et d'offrir ainsi au monde, en attendant d'avoir conquis la liberté, le pain de l'esprit qui en est la nourriture.

Ce nouvel ouvrage est comme un remerciement de Nettlau à ses amis qui ont fêté cette année ses soixante-dix ans. Qu'il continue ainsi longtemps, par son travail et par son œuvre, cette « vie d'un sage juste et rebelle » qui a été, a-t-il dit, celle d'Elisée Reclus, et qui est si magnifiquement la sienne. C'est le vœu que nous lui envoyons avec toute notre affection.

Edouard Rothen.

### M. PIERRE LAVAL

M. Pierre Laval est aujourd'hui la personnalité la plus marquante du régime, et qui jouit de la plus haute publicité. C'est une vedette nationale et internationale. Peu photographique, mais ayant appris à peu près l'art de se nipper et de se tenir à table, il figure, avec ses avantages particuliers, à côté des dictateurs, des surhommes et des gentlemen de la diplomatie européenne. A l'intérieur il exerce des pouvoirs exceptionnels qui, provisoirement l'élèvent au rang des chefs d'empire. Demain il ne sera peut-être plus rien. Mais soyons sûr qu'en attendant qu'il retombe sur ses pieds il aura tiré les plus avantageux partis de son envol.

Car M. Pierre Laval est un homme pratique. Nul, mieux que lui, n'est capable de maquignonner un marché.

Entré « sans un » dans la politique, il y a une trentaine d'années il est, aujourd'hui, et depuis déjà plusieurs lustres, — d'aucuns disent depuis le lendemain de la guerre, — un des hommes les plus riches de France. En ce temps-ci de grande pénitence, il moissonne, imperturbablement.

La personnalité dorée de M. Pierre Laval est le miroir d'un peuple et elle honore aussi grandement un régime. Nos fils et nos petits-fils lorsqu'ils passeront devant le marbre ou le bronze fixant pour la postérité les traits en pied de M. Laval, pourront lire sur le soubassement : « Parti de rien et parvenu à tout ! » Quel plus bel éloge ! Et quel magnifique enseignement !

Ainsi tant que l'Argent sera roi, tant que les consciences et les cerveaux se substitueront au Veau d'or, tant que la souveraine Bêtise planera, M. Laval rayonnera dans toute la pureté de sa gloire et conservera sa valeur édifiatrice et symbolique. Chaque époque produit des phénomènes à sa mesure. Chaque peuple s'incarne en des personnalités à sa taille. Le peuple français a M. Pierre Laval. — Homo.



LES PANTINS SINISTRES



La Guerre en Afrique est-elle proche ?

C'est la question que chacun se pose aujourd'hui avec un sentiment d'angoisse légitimé par plusieurs raisons. L'on a toujours tendance à croire que les choses s'arrangent pacifiquement, d'autre part l'Angleterre paraissait vouloir empêcher cette aventure dont nul ne peut préjuger des résultats. Or, les choses ne s'arrangent pas la S.D.N. est impuissante ; la France donne l'impression de ne vouloir rien faire ; l'Angleterre, que les Dominions ne veulent pas suivre dans une telle aventure, « semble » abandonner toute idée de sanctions ; quant à Mussolini il veut « sa » guerre. Il la veut non pas pour obtenir de simples avantages économiques en Ethiopie, mais pour l'annexer purement et simplement.

La presse anglaise, qui semblait unanime contre l'entreprise mussolinienne, tient maintenant un autre langage, elle ne veut pas la guerre, ne pouvant contraindre l'Italie par le truchement de la S.D.N., elle se refuse à aller jusqu'au bout de sa protestation.

« Des sanctions faibles — dit « L'Observer » — ne signifient rien. Des sanctions fortes signifient la guerre. Le peuple anglais n'ira pas, par sa politique, précipiter la venue d'une guerre encore plus étendue.

« Toute tentative sérieuse en ce sens briserait de fond en comble le système politique de notre pays. »

« Contre une Angleterre isolée dans son action en Méditerranée l'Italie est la plus forte, grâce à une concen-

tration de forces aériennes dont la supériorité est écrasante. Où est alors la maîtrise de la mer ? Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que nos bons amis italiens aient la tête un peu tournée : « pour le moment, « ils ont barre sur nous ». De Gibraltar à Aden, nous ne pourrions par nos seuls moyens, tenir aujourd'hui contre eux la route des Indes. »

Même son de cloche dans la majorité des journaux jusqu'aux travaillistes qui approuvent le gouvernement et déclarent :

« Le parti travailliste appuiera indiscutablement le gouvernement s'il décide de recourir à des sanctions afin d'empêcher l'agression italienne en Ethiopie. »

Doit-on croire toutes les déclarations pacifiques de la presse d'un pays qui est intéressé au premier chef à ce que l'Abyssinie ne tombe pas aux mains des Italiens ?

Si l'Angleterre laissait libre l'Italie, son prestige serait sérieusement atteint, elle n'effrayerait plus ; les autres nations la regarderont avec moins de crainte, elle serait moralement vaincue.

Ce n'est pas que nous voudrions la voir relever la menace italienne et s'engager dans une guerre. Loin de nous cette pensée. Mais une telle attitude passive est si contraire à ses intérêts et à ses pratiques habituelles que son détachement pour une entreprise qui serait vitale pour elle nous laisse incrédule. Mais elle dispose d'autres moyens économiques et di-

plomatiques dont la Bourse et la politique internationale traduiront les effets.

L'affaire n'est pas faite encore. L'Italie a des centaines de milliers d'hommes à pied d'œuvre ; elle a fait des routes, établi des bases aériennes, préparé son offensive, mais cela ne suffit pas. Des convoitises peuvent se manifester et des concours imprévus être apportés au négus, car l'Abyssinie n'est pas le désert qu'on se plaisait à nous présenter et un article de « Paris-Midi » du 26 août nous présente maintenant l'Ethiopie comme un pays de cocagne au sol et au sous-sol immensément riches.

« La richesse frappe d'autant plus qu'elle ne fait qu'affleurer. Pas de prospérité : des réserves. Un grignotage de trésors. L'avenir est entier. »

Le coton y pousse comme mauvaise herbe et on y trouve de l'or, de l'argent du platine.

Quand l'Abyssinie était considérée comme une contrée désertique peu favorable, impropre même à la culture, on laissait le négus en paix. Or : (1)

« Il y a peu de Blancs pour montrer ce que rendrait l'exploitation dirigée. Laissez-moi pourtant citer un exemple.

« Une Française s'est chargée de la station thermale d'Ambo pour le compte de l'Empereur. Se fixant à l'étranger, elle a fait signe à ses parents. De braves gens qui vivaient retraits à Saint-Nazaire. Ils sont venus. Pour s'occuper, ils se sont attelés à un morceau de terre, au pied de hauteurs en pente douce. Terre rougeâtre comme ferrugineuse ; travaillée, elle éclate en mottes chocolat. Et ce fut Barga... Barga, échantillon de ce qu'on pourrait réaliser en Ethiopie. Barga, carré de quelques hectares, découpé en plein bled, où tout pousse à présent. J'y ai mangé des fraises des fruits variés, savouré des légumes de chez nous, tandis qu'au versant opposé coulait le blanc chapelet des éternelles caravanes, avec leurs bêtes efflanquées et leurs pauvres vieux produits. »

Le trop-plein de population agricole de l'Italie aurait donc là la possibilité de s'installer et de vivre, ce serait une atténuation sinon un remède à la crise que traverse l'Italie. Mais là Mussolini fait un calcul de dupe, car si la conquête traîne en longueur ce sera des dépenses élevées que la situation économique de l'Italie ne pourra pas couvrir.

En fin de compte il aurait travaillé non pour ses chômeurs, mais pour ceux qui lui consentiront des emprunts, c'est-à-dire pour la finance franco-anglaise. Somme toute cette hypothèse nous aiderait à comprendre l'attitude anglaise dont le gouvernement tiendrait malgré tout le bon bout.

De toute façon l'éventualité d'une guerre demeure entière et le négus sera finalement la proie de cannibales blancs qui ajouteront une page rouge à leur Histoire.

P.S. — Au moment où nous mettons en pages on annonce l'envoi de forces anglaises navales et aériennes dans la Méditerranée, à Malte et à Alexandrie. D'autre part Mussolini menace pour le cas où des forces anglaises fermeraient le canal de Suez. Les craintes demeurent, accrues même, car il ne semble faire de doute pour personne que la guerre italo-abysinie puisse être évitée.

(1) Paris-Midi déjà cité.

NÉGRIS BLANCS

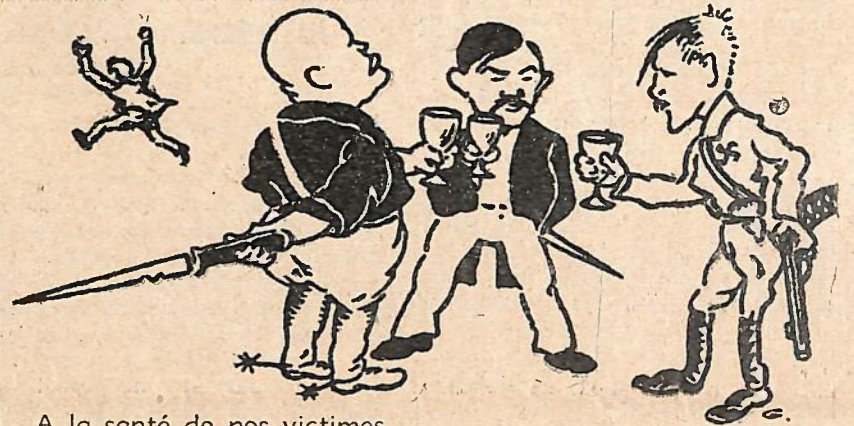
Lorsqu'il s'est agi après la guerre de recruter le complément de main-d'œuvre pour faire face aux nombreuses offres d'emploi qui ne pouvaient être satisfaites, une société fut créée pour aller quêrir à l'étranger une main-d'œuvre qui faisait défaut sur notre marché du travail. La Société Générale d'Immigration qui fut créée à cet effet le 7 mai 1924, introduisit en France 325.000 travailleurs étrangers et leurs familles.

Ces 325.000 travailleurs eurent l'affectation suivante : 104.000 à l'agriculture, 125.000 aux houillères, 36.000 aux mines de fer et 60.000 aux autres industries diverses.

Fondée sous l'égide des grands groupements patronaux, la Société réalisa un bénéfice minimum de 80 francs par unité transportée, soit 80 x 500.000, soit 40 millions de francs.

Il y aurait là matière à enquête sérieuse. Quant à ces négriers, ne pourrait-on pas purement et simplement confisquer les profits qu'ils ont ainsi réalisés ? et les attribuer aux fonds de chômage puisque le chômage est aujourd'hui un des effets d'une surproduction dont ont profité ces trafiquants.

LES AFFIDÉS



A la santé de nos victimes

LA PREPARATION A LA GUERRE SANS LA RESISTANCE DU PEUPLE - POURQUOI ?

(Suite)

Malheureusement ce sont justement ces organisations pour le combat pour la paix qui sont faibles puisqu'elles n'ont jamais eu l'aide des autres mouvements « pacifistes ». Les idées de l'action directe et du sabotage de la préparation à la guerre, à la production des armements, n'ont pas encore pu atteindre les masses.

C'est surtout l'empêchement de la guerre qui est de l'importance principale. Une action après l'éclatement de la guerre est trop tard. Ce qu'on n'a pas fait contre la préparation de la guerre, on ne pourra pas le rattraper après.

Si l'Etat a pu déclencher une guerre, la résistance arriverait trop tard ; non qu'il ne s'agirait plus dans ce moment de faire des actions antimilitaristes, bien au contraire, mais c'est l'action antimilitariste sous les moindres chances de réussite.

III. — L'Autorité, l'Etat et le Combat contre la Guerre.

Comment se fait-il que, actuellement, toutes les organisations de la paix soient sans aucune influence sur le peuple, au moment où leur activité serait de la plus haute importance ?

La réponse à cette question peut faire voir les fautes commises dans le passé pour les éviter à présent et pour sauver pour l'avenir ce qui est encore à sauver.

De cette question s'occupe Runham Brown, le secrétaire de l'Internationale des Réfractaires à la Guerre dans un article intitulé « Comment faut-il résister à la guerre ? » publié dans l'hebdomadaire belge *Le Rouge et le Noir* (6 mars 1935). Il y expose les considérations éminentes suivantes :

« La puissance de résistance contre la guerre se trouve dans l'idée. Le danger de la guerre est dans la croyance en des idées fausses. La puissance de pouvoir empêcher la guerre est dans la croyance d'une idée juste. Cette idée ne doit pas être seulement prêchée par des mots ; elle doit être exercée dans la vie, dans la pratique... Cinquante pour cent de tous les soldats du monde préféreraient refuser le service militaire s'ils osaient... »

« Le mot de « révolution » fait peur à la plupart des gens. Ils voient en pensant à ce mot des barricades dans les rues, des ouvriers armés de cannes, de pierres et d'ar-

mes essayant de tenir contre des mitrailleuses et tombant à la fin — c'est-à-dire une inutilité sanglante qui n'aboutit à rien... Mais la révolution pour laquelle le réfractaire à la guerre combat, ne se fait pas d'une telle manière. Quand même elle ne sera faite que par la rébellion, c'est-à-dire par le refus personnel et par la résistance passive contre l'autorité. »

Dans ces mots se trouve le point essentiel du problème entier, dont la solution va nous montrer comment il se fait que nous voyons une préparation gigantesque à la guerre sans la résistance des peuples. Pour la première fois un pacifiste en soi reconnaît que le refus à la discipline et la résistance passive contre l'autorité de l'Etat sont la question essentielle pour le combat contre la guerre. C'est un fait nouveau dans le mouvement du pacifisme ; jusqu'à maintenant ce n'était que l'anarchisme qui avait constaté et prouvé cela. Jamais avant le pacifisme n'a voulu reconnaître que la lutte contre la guerre ne resse qu'une grimace sans la lutte contre le principe de l'autorité.

Presque tous les pacifistes ont la fausse opinion qu'on pourrait combattre la guerre sans attaquer l'Etat et ils s'adressent aux gouvernements pour qu'ils abolissent le militarisme en méconnaissant le fait que l'Etat représente l'autorité et le militarisme, la guerre n'est qu'une question de conservation de soi-même.

Il faut dès maintenant bien comprendre : C'est cette erreur des pacifistes envers le principe de l'Etat qui est la cause déplorable que les gouvernements divers peuvent préparer la guerre sans se heurter à la résistance du peuple.

Les pacifistes ont méconnu l'Etat et le principe d'autorité. Ils n'ont pas compris que la guerre n'est pas une chose isolée de l'Etat ; mais le moyen dont dispose l'Etat pour garder sa souveraineté dans tous les autres domaines de la vie.

Runham Brown a bien raison en disant que 50 % de tous les soldats n'osent pas refuser le service ; moi je peux dire à juste titre aussi que 90 % de tous les pacifistes n'osent pas s'opposer à l'autorité de l'Etat. Comment le demander aux masses du peuple ? Les pacifistes n'ont rien fait pour libérer l'esprit du peuple de sa foi en l'Etat. On ne peut pas combattre une chose

qu'on considère de l'autre côté comme une déesse supérieure qui doit apporter le salut...

La plupart des pacifistes reconnaissent l'Etat comme une sainte nécessité pour la sauvegarde individuelle dans la vie, tandis que l'Etat n'est pas du tout une nécessité pour le maintien de l'ordre dans la société ; l'Etat n'est pas du tout une sauvegarde de la vie et du bien de l'individu, bien au contraire. Mais on ne peut pas reconnaître la nécessité de l'Etat au temps de la « paix » et vouloir refuser à ce même principe quand on croit bon le secours au temps où ce principe est attaqué et en danger... Ce n'est pas logique et cela ne peut pas être compris par les masses. Ces pacifistes eux-mêmes renoncent souvent à leur pacifisme en reconnaissant les raisons de l'Etat et en reconnaissant la nécessité d'une « défense du pays ». C'est logique car on ne peut pas nier que celui qui reconnaît la nécessité de l'Etat pour la société, doit reconnaître aussi que l'Etat est la sauvegarde de la défense de la nation, de la patrie dans le sens des gouvernants. C'est pourquoi par cette erreur fondamentale le navire de l'idée de la paix s'écroule.

Il n'y a que l'anarchisme qui peut nier avec logique tout nationalisme et la défense de la nation en niant l'autorité et l'Etat en soi. Les décisions dans les conflits des gouvernements ne l'intéressent qu'indirectement et les anarchistes réservent leur force pour combattre les causes de la guerre, sans gaspiller leur force au service de l'un ou de l'autre gouvernement.

Les pacifistes qui ne nient pas et ne combattent pas le principe de l'autorité en soi comme l'auteur de tous les maux, se tuent eux-mêmes. Ils n'apprennent pas aux masses à voir le mal dans l'autorité. Comment alors ces masses peuvent-elles en cas de guerre refuser la discipline et faire une résistance passive ?

Dans ce fait repose aussi le secret de la victoire du fascisme partout. Pendant des dizaines d'années le marxisme a inculqué aux ouvriers la nécessité de l'Etat, la nécessité de prendre le pouvoir et même de la dictature et de la supériorité de la centralisation, politiquement, économiquement et spirituellement. Le fascisme en a pris la conséquence pour lui. Les peuples se plient devant la violence des dictateurs fascistes, parce qu'ils n'ont rien appris d'autre par leurs chefs de partis.

Et pour cette même raison, il n'y a pas cette grande et forte organisation des masses qui combattrait la préparation à la guerre des gouvernements divers, qui s'élèverait activement contre leur autorité. Le manque d'un grand mouvement de l'anarchisme, soutenu par le pacifisme, prend sa terrible revanche.

(A suivre.)

Pierre RAMUS.





du rivage pierreux ou à travers la forêt vierge sur les épaules de gens plus jeunes (point de voitures de malades, point d'indigents pour les rouler en pays sauvage), il commence à répéter ce que les vieux paysans russes disent encore aujourd'hui : *Tchoujôï vek zaidâïou, porâ na pokôï !* (je vis la vie des autres : il est temps de me retirer). Et il se retire. Il fait comme le soldat en un cas semblable. Quand le salut de son bataillon dépend de la marche en avant, que lui ne peut plus avancer, et qu'il sait qu'il mourra s'il reste en arrière, le soldat prie son meilleur ami de lui rendre un dernier service avant de quitter le campement. Et l'ami d'une main tremblante décharge son fusil sur le corps mourant. C'est ce que font les sauvages. Le vieillard demande lui-même à mourir ; il insiste sur ce dernier devoir envers la communauté, et obtient le consentement de la tribu ; il creuse sa tombe ; il invite ses parents au dernier repas d'adieu. Son père a fait ainsi ; c'est maintenant son tour ; et il se sépare de son clan avec des marques d'affection. Il est si vrai que le sauvage considère la mort comme une partie de ses devoirs envers la communauté, que non seulement il refuse d'être sauvé (comme le raconte Moffat), mais qu'une femme qui devait être immolée sur le tombeau de son mari et qui fut sauvée par des missionnaires et emmenée dans une île, s'échappa la nuit, traversa un large bras de mer à la nage et rejoignit sa tribu, pour mourir sur le tombeau (98). Cela est devenu chez eux une affaire de religion. Mais les sauvages, en général, éprouvent tant de répugnance à ôter la vie autrement que dans un combat, qu'aucun d'eux ne veut prendre sur lui de répandre le sang humain. Ils ont recours alors à toutes sortes de stratagèmes, qui ont été très fausement interprétés. Dans la plupart des cas, ils abandonnent le vieillard dans les bois, après lui avoir donné plus que sa part de nourriture commune. Des expéditions arctiques ont fait de même quand elles ne pouvaient plus porter leurs camarades malades. « Vivez quelques jours de plus ! Peut-être arrivera-t-il quelque secours inattendu. »

Lorsque nos savants occidentaux se trouvent en présence de ces faits, ils ne peuvent les comprendre. Cela leur paraît inconciliable avec un haut développement de la moralité dans la tribu, et ils préfèrent jeter un doute sur l'exactitude d'observations dignes de foi, au lieu d'essayer d'expliquer l'existence parallèle de deux séries de faits : à savoir une haute moralité dans la tribu, en même temps que l'abandon des parents et l'infanticide. Mais si ces mêmes Européens avaient à dire à un sauvage que des gens, extrêmement aimables, aimant tendrement leurs enfants, et si impressionnables qu'ils pleurent lorsqu'ils voient une infortune simulée sur la scène, vivent en Europe à quelques pas de taudis où des enfants meurent littéralement de faim, le sauvage à son tour ne les comprendrait pas. Je me rappelle combien j'ai essayé en vain de faire comprendre à mes amis Toungouses notre civilisation individualiste ; ils n'y arrivaient pas, et ils avaient recours aux suppositions les plus fantastiques. Le fait est qu'un sauvage, élevé dans les idées de solidarité de la tribu, — pour le bien comme pour le mal, — est incapable de comprendre un Européen « moral », qui ne connaît rien de cette solidarité, tout comme la plupart des Européens sont incapables de comprendre le sauvage. Mais si un de nos savants avait vécu quelque temps avec un tribu à demi affamée qui souvent ne possède pas seulement la nourriture d'un seul homme pour les huit jours suivants, il aurait probablement compris les mobiles des sauvages. De même si le sauvage avait séjourné parmi nous et avait reçu notre éducation, peut-être comprendrait-il notre indifférence européenne envers nos voisins, et nos commissions parlementaires pour empêcher l'extermination des enfants mis en nourrice. « Les maisons de pierre font les cœurs de pierre », disent les paysans russes. Il faudrait d'abord faire vivre le sauvage dans une maison de pierre.

Les mêmes remarques s'appliquent au cannibalisme. Si nous tenons compte des faits qui ont été mis en lumière pendant une récente discussion sur ce sujet à la Société Anthropologique de Paris, ainsi que des remarques accessoires disséminées dans les ouvrages qui traitent des « sauvages », nous sommes obligés de reconnaître que cette habitude aussi doit son origine à la pression de la nécessité. Plus tard elle fut développée par la superstition et la religion, jusqu'aux proportions affreuses qu'elle a atteintes aux îles Fidji et au Mexique. Il est établi que jusqu'à ce jour les sauvages se voient parfois réduits à dévorer des cadavres dans un état de putréfaction très avancé et qu'en cas d'absolue disette certains ont dû déterrer des cadavres humains pour se nourrir, même en temps d'épidémie. Ce sont là des faits vérifiés. Mais si nous nous reportons aux conditions que l'homme eut à affronter durant la période glaciaire, dans un climat froid et humide, n'ayant que très peu de nourriture végétale à sa disposition ; si nous tenons compte des terribles ravages que le scorbut fait encore parmi les primitifs insuffisamment nourris ; et si nous nous souvenons que la chair fraîche et le sang sont les seuls reconstituants qu'ils connaissent, il nous faut admettre que l'homme, qui fut d'abord un animal granivore, devint un carnivore durant la période glaciaire. Il trouvait des rennes en quantité à cette époque, mais les rennes émigrent souvent dans les régions arctiques, et quelquefois ils aban-

donnent entièrement un territoire pour plusieurs années. En ce cas les dernières ressources de l'homme disparaissent. Dans d'aussi terribles épreuves, des Européens eux-mêmes ont eu recours au cannibalisme : c'est ce qu'ont fait les sauvages. Jusqu'à l'époque actuelle, ils devaient parfois les cadavres de leurs propres morts : ils ont dû alors dévorer les cadavres de ceux qui allaient mourir. Des vieillards moururent, convaincus que par leur mort ils rendaient un dernier service à la tribu. C'est pourquoi le cannibalisme est représenté par certains sauvages comme ayant une origine divine, comme quelque chose ordonné par un messager du ciel. Mais plus tard le cannibalisme perdit son caractère de nécessité et survécut en tant que superstition. On mangea ses ennemis pour hériter de leur courage. A une époque encore postérieure, on mangeait, dans le même but, l'œil ou le cœur de l'ennemi, tandis que parmi d'autres peuplades ayant de nombreux prêtres et une mythologie développée, des dieux méchants, altérés de sang humain, furent inventés et les sacrifices humains furent demandés par les prêtres pour apaiser les dieux. Dans cette phase religieuse de son existence, le cannibalisme atteignit ses caractères les plus révoltants. Le Mexique en est un exemple bien connu ; et aux îles Fidji, où le roi pouvait manger n'importe lequel de ses sujets, nous trouvons aussi une caste puissante de prêtres, une théologie compliquée (99) et un développement complet de l'autocratie. Le cannibalisme, né de la nécessité, devint ainsi, à une époque postérieure, une institution religieuse, et sous cette forme, il survécut longtemps après qu'il eût disparu chez des tribus qui l'avaient certainement pratiqué à des époques précédentes, mais qui n'avaient pas atteint la phase théocratique de l'évolution. Il faut faire la même remarque en ce qui touche l'infanticide et l'abandon des parents. En certains cas ces pratiques ont aussi été conservées comme une survivance du vieux temps, comme une tradition religieuse.

Je vais terminer mes remarques en mentionnant une autre coutume qui donne également lieu aux conclusions les plus erronées. C'est l'usage de la vengeance du sang. Tous les sauvages vivent dans le sentiment que le sang répandu doit être vengé par le sang. Si quelqu'un a été tué, le meurtrier doit mourir ; si quelqu'un a été blessé, le sang de l'agresseur doit être répandu. Il n'y a pas d'exception à la règle, pas même pour les animaux ; ainsi le sang du chasseur est répandu à son retour au village, s'il a répandu le sang d'un animal. C'est là la conception de justice des sauvages — conception qui existe encore dans l'Europe Occidentale en ce qui regarde le meurtre. Or lorsque l'offenseur et l'offensé appartiennent à la même tribu, la tribu et la personne offensée arrangent l'affaire (100). Mais quand l'offenseur appartient à une autre tribu, et que cette tribu pour une raison ou pour une autre refuse une compensation, alors la tribu offensée décide de se venger elle-même. Les peuples primitifs considèrent à tel point les actes de chacun comme une affaire engageant toute la tribu, puisque rien ne peut se faire sans avoir reçu l'approbation générale, qu'ils arrivent facilement à l'idée que le clan est responsable des actes de chacun. Par conséquent la juste revanche peut être prise sur n'importe quel membre du clan de l'offenseur ou sur un de ses parents (101). Il peut souvent arriver, cependant, que les représailles aillent plus loin que l'offense. En essayant d'infliger une blessure, on peut tuer l'offenseur, ou le blesser plus qu'on n'avait l'intention de le faire, et ceci devient la cause d'une nouvelle vindicte ; de sorte que les législations primitives prenaient soin de spécifier que les représailles seraient limitées à un œil pour un œil, une dent pour une dent, et le sang pour le sang (102).

Il est à remarquer cependant que chez les peuples primitifs de semblables cas de vindicte sont infiniment plus rares qu'on ne pourrait s'y attendre, bien que chez certains d'entre eux leur nombre atteigne des proportions anormales, particulièrement chez les montagnards, repoussés vers les hauteurs par des envahisseurs étrangers, tels que les montagnards du Caucase et surtout ceux de Bornéo, les Dayaks. Chez les Dayaks — nous a-t-on dit récemment — les haines sont au point qu'un jeune homme ne peut se marier ni être déclaré majeur avant d'avoir rapporté la tête d'un ennemi. Cette horrible coutume a été amplement décrite dans un ouvrage anglais mo-

(99) W. T. Pritchard, *Polynesian Reminiscences*, London, 1866, p. 363.

(100) Il est à remarquer qu'en cas de sentence de mort, personne ne veut prendre sur soi d'être l'exécuteur. Chacun jette sa pierre ou donne son coup avec la hache, évitant soigneusement de donner un coup mortel. A une époque postérieure ce sera le prêtre qui frappera la victime avec un couteau sacré. Encore plus tard ce sera le roi, jusqu'à ce que la civilisation invente le bourreau payé. Voyez sur ce sujet les profondes remarques de Bastian dans *Der Mensch in der Geschichte*, III. *Die Blutrache*, pp. 1-36. Un reste de cet usage très ancien, me dit le professeur E. Nys, a survécu dans les exécutions militaires jusqu'à nos jours. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on avait l'habitude de charger les fusils des douze soldats, désignés pour tirer sur le condamné, avec onze cartouches à balles et une cartouche à blanc. Comme les soldats ne savaient pas lequel d'entre eux avait cette dernière, chacun pouvait consoler sa conscience en pensant qu'il n'était point meurtrier.

(101) En Afrique, et ailleurs aussi, c'est une habitude très répandue que si un vol a été commis, le clan voisin doit rendre l'équivalent de la chose volée, et puis chercher lui-même à découvrir le voleur. A. H. Post, *Afrikanische Jurisprudenz*, Leipzig, 1887, vol. I, p. 77.

(102) Voyez *Coutumes modernes et la loi ancienne* (en russe) du professeur Maxim Kovalevsky, Moscou, 1886, vol. II, qui contient des considérations importantes sur ce sujet.

derne (103). Il semble d'ailleurs, que cette affirmation est fortement exagérée. De plus, la « chasse aux têtes » des Dayaks prend un tout autre aspect quand nous apprenons que le prétendu chasseur de tête n'est pas poussé du tout par une passion personnelle. S'il cherche à tuer un homme il fait pour obéir à ce qu'il considère comme une obligation morale envers sa tribu, exactement comme le juge européen qui, par obéissance envers le même principe, évidemment faux, qui veut aussi « du sang pour sang », remet le meurtrier condamné au bourreau. Tous les deux, le Dayak et le juge, éprouveraient jusqu'à du remords si quelque sympathie les émuait et les poussait à épargner le meurtrier. C'est pourquoi les Dayaks, quand on met de côté les meurtres qu'ils commettent pour satisfaire leur conception de justice, sont dépeints par tous ceux qui les connaissent comme un peuple très sympathique. Ainsi Carl Bock, le même auteur qui a fait une si terrible description de la chasse aux têtes, écrit :

« En ce qui regarde la moralité, il me faut assigner aux Dayaks une place élevée dans l'échelle de la civilisation... le brigandage et le vol sont tout à fait inconnus parmi eux. Ils sont aussi très véridiques... Si je n'obtenais pas toujours d'eux « toute » la vérité, au moins ce que j'obtiens d'eux était toujours la vérité. Je voudrais pouvoir en dire autant des Malais (pp. 209 et 210). »

Le témoignage de Bock est pleinement corroboré par celui d'Ida Pfeiffer. « Je reconnais pleinement, écrit-elle, que j'aimerais voyager plus longtemps parmi eux. Je les ai trouvés généralement honnêtes, bons et réservés... et même beaucoup plus qu'aucune nation que je connaisse (104). » Stoltze emploie presque les mêmes mots en parlant d'eux. Les Dayaks n'ont généralement qu'une femme et ils la traitent bien. Ils sont très sociaux, et chaque matin le clan entier sort pour pêcher, chasser ou jardiner en bandes nombreuses. Leurs villages consistent en grandes huttes, chacune d'elles est habitée par une douzaine de familles et quelquefois par plusieurs centaines de personnes, vivant pacifiquement ensemble. Ils montrent un grand respect pour leurs femmes et ils aiment beaucoup leurs enfants ; quand l'un d'eux tombe malade, les femmes le soignent chacune à leur tour. En général ils mangent et boivent d'une façon très modérée. Tel est le Dayak dans sa vraie vie de chaque jour.

Ce serait une fatigante répétition que de donner plus d'exemples de la vie sauvage. Partout où nous allons nous trouvons les mêmes habitudes sociales, le même esprit de solidarité. Et quand nous nous efforçons de pénétrer dans la nuit des temps lointains, nous trouvons la même vie du clan, les mêmes associations d'hommes, quelque primitifs qu'ils soient, en vue de l'entraide. Darwin avait donc tout à fait raison lorsqu'il voyait dans les qualités sociales de l'homme le principal facteur de son évolution ultérieure, et les vulgarisateurs de Darwin sont absolument dans l'erreur quand ils soutiennent le contraire.

« Le peu de force et de rapidité de l'homme (écrivait Darwin), son manque d'armes naturelles, etc., sont des défauts plus que contre-balancés, premièrement par ses facultés intellectuelles [lesquelles, remarque-t-il ailleurs, ont été principalement ou même exclusivement acquises pour le bénéfice de la communauté] ; et secondement par ses qualités sociales qui l'amènent à donner son appui à ses semblables et à recevoir le leur (105). »

Au XVIII<sup>e</sup> siècle le sauvage et sa vie « à l'état de nature » furent idéalisés. Mais aujourd'hui les savants se sont portés à l'extrême opposé, particulièrement depuis que quelques-uns d'entre eux, désireux de prouver l'origine animale de l'homme, mais n'étant pas familiers avec les aspects sociaux de la vie animale, se sont mis à charger le sauvage de tous les traits « bestiaux » imaginables. Il est évident cependant que cette exagération est encore plus antiscientifique que l'idéalisation de Rousseau. Le sauvage s'est pas un idéal de vertu, mais il n'est pas non plus un idéal de « sauvagerie ». L'homme primitif a cependant une qualité, produite et maintenue par les nécessités mêmes de sa dure lutte pour la vie — il identifie sa propre existence avec celle de sa tribu ; sans cette qualité l'humanité n'aurait jamais atteint le niveau où elle est arrivée maintenant.

Les primitifs, comme nous l'avons déjà dit, identifient tellement leur vie avec celle de leur tribu, que chacun de leurs actes, si insignifiant soit-il, est considéré comme une affaire qui les concerne tous. Leur conduite est réglée par une infinité de règles de bienséance non écrites, qui sont le fruit de l'expérience commune sur ce qui est bien et ce qui est mal, c'est-à-dire avantageux ou nuisible pour leur propre tribu. Les raisonnements sur lesquels sont basées leurs règles de bienséance sont quelquefois absurdes à l'extrême ; beaucoup sont nées de la superstition ; et, en général, en tout ce que fait le sauvage, il ne voit que les conséquences immédiates de ses actes : il ne peut pas prévoir leurs conséquences indirectes et ultérieures. En cela il ne fait qu'exagérer un défaut que Bentham reproche aux législateurs civilisés.

(A suivre.)

(103) Voyez Carl Bock, *The Head-Hunters of Borneo*, London, 1881. Cependant, sir Hugh Low, qui a été pendant longtemps gouverneur de Bornéo, me dit que la « chasse aux têtes » décrite dans ce livre est très exagérée. Il parle, au contraire, des Dayaks absolument dans les mêmes termes sympathiques que Ida Pfeiffer. Je peux ajouter que Mary Kingsley, dans son livre sur l'Afrique occidentale, parle dans les mêmes termes sympathiques des Fans, qui avaient été représentés auparavant comme les plus « terribles cannibales ».

(104) Ida Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, Vienne, 1856, vol. I, p. 116 et suiv. Voir aussi Mullet et Temminch, *Dutch Possessions in Archipelagic India*, cité par Elisée Reclus dans la *Géographie universelle*, XIII.

(105) *The Origin of Man*, seconde édition, pp. 63 et 64.

(98) Erskine, cité dans l'*Anthropologie* de Gerland et Waitz, V. 640.



